Sources for The Duel of the Hat

A Propos d'un Histoire de Duel,

Dr. Paul Morély

From: Bulletin de la Société des lettres, sciences et arts de la Corrèze (1e livraison, 1906)

These scans are in the public domain.

These resources are provided by Swordschool in support of

The Duel of the Hat: how a great story became bad history, by Guy Windsor

Available at Swordschool.Shop or wherever you get your books.

A PROPOS D'UNE HISTOIRE DE DUEL

survenue sous Henri IV

AU CHATEAU DE VALON EN QUERCY

(1597)

En 1892, M. de Pebeyre communiqua à la Société des Lettres, Sciences et Arts de la Corrèze [1], probablement à titre de simple curiosité, un document qui, en raison de la nudité et de la sécheresse du récit, a pu passer bien inaperçu.

Ce document était emprunté à un ouvrage ancien publié en 1617, chez Pierre Billaine, Paris.

L'auteur du livre s'appelait le sieur Vital d'Audiguier, son titre *le vray et ancien Usage des Duels, confirmé par l'exemple des plus illustres Combats et Deffys qui se soient faits en la Chrestienté*, les héros de la relation, deux jeunes seigneurs appartenant aux plus vieilles et plus illustres familles nobles de notre région.

La communication de M. de Pebeyre n'était accompagnée d'aucun commentaire, d'aucune

---

(1) *Bulletin de la Société des Lettres, Sciences et Arts de la Corrèze*, 1892. 1re livraison.

notice ou réflexion, susceptible de nous renseigner sur l'identité ou l'état civil de nos personnages.

C'est cette lacune que je veux essayer de combler avec l'aide de la documentation particulière que je me suis faite sur cette question.

J'ai puisé ça et là quelques renseignements, notamment dans le *Nobiliaire de Nadaud*, mais c'est surtout de la *Revue des Provinces* qu'ils me sont venus en grand nombre.

A cette date, en effet, un autre, mais plus moderne d'Audiguier, a publié sur les auteurs du drame qu'on voudra bien me permettre de conter à nouveau, un article où, sous une forme humoristique et joviale, se cache fort heureusement une grande part de vérité historique [1].

L'ancien d'Audiguier, seigneur de la Menor [2], était à la fois un homme de guerre et un littérateur d'un certain mérite. Né vers 1565, il fut assassiné à Paris en 1624 A l'époque dont nous parlons, il commandait la place importante de Najac (Aveyron) et la tenait pour Marguerite de Valois, femme de Henri IV, dont l'apanage était constitué par le Rouergue, l'Agenois, le Condomois, etc.

Reposé des fatigues de la guerre, il écrivit les prouesses de ses compagnons d'armes. Il commit même quelques essais poétiques dont il eut au moins le bon goût de compenser la médiocrité en publiant (1618) une traduction excellente des nouvelles de Cervantès, jugée plus tard (1638)

---

(1) Henri d'Audiguier : Un duel en province. — Tragique et sanglant chapitre qu'on pourra joindre à l'histoire générale des chapeaux. — *Rev. des Prov.*, 1865, vol. VIIIe, 2e livr.

(2) Voir Goujet — Bibliothèq. franç., t. XIV. *Dict. de Bayle. Nouvelle biographie universelle* de Didot.

M. Raymond Toinet, qui a été amené à s'occuper de ce personnage à propos de ses œuvres poétiques, m'a fourni quelques renseignements bibliographiques précieux.

par l'Académie française, comme l'un des ouvrages de langue française les mieux écrits.

Bien placé pour raconter les faits d'armes de ses amis, puisqu'il fut à la fois acteur et spectateur, il ne peut se défendre d'une certaine émotion au récit d'un si grand courage.

Sa narration excelle par la sincérité du témoignage, la simplicité du discours et l'amour de la vérité historique dont il se proclame le champion.

Mais, au reste, voici nos deux illustres chevaliers, dont, nouvel Homère, il essaie de composer l'Illiade.

Comme ils sont jeunes, beaux et hardis!

Vrais cadets de Gascogne, ils en ont l'héroïsme et aussi la vantardise.

L'un s'appelle Gilles de Robert de Lignerac[1]. Il est le fils de François, baron de Lignerac[2], seigneur de Pleaux, Bazanez, Saint-Chamans, Collonges, Nerestang et autres lieux, capitaine des gardes d'Elisabeth d'Autriche[3], chevalier de l'ordre du roy en 1571, gentilhomme de sa cham-

---

(1) Je retrouve ce nom de Lignerac, sans modification d'ortographe, comme nom d'un village situé aux confins du Quercy, dans le vicomté de Turenne, entre Turenne et Meyssac. C'est le lieu d'origine certain de cette famille. Les armes en sont encore sculptées sur les portes des églises de Lignerac et Sarazac : *d'argent à trois pals de gueules*.

Sur l'écu d'alliance des Lignerac et des Lévis, nous trouvons : ou bien écartelé, aux 1er et 4e quartiers d'argent à trois pals de gueules qui est des Lignerac et aux 2e et 3e, d'or à trois chevrons de sable qui est des Lévis : couronne de comte.

Ou bien : party, à dextre, d'argent à trois pals de gueules, à senestre, d'or à trois chevrons de sable ou inversement de gauche à droite. (Voir Sigillographie limousine, Rupin et Bosredon).

(2) M. Clément-Simon en parle incidemment à l'occasion des combats livrés dans le pays, par l'amazone bugenote Madeleine de Saint-Nectaire, femme de Gui de Saint-Exupéry. « Dans un combat qui eut lieu au Puy-Quinsac, paroisse de Saint-Julien-aux-Bois, le vicomte de Lavedan fut fait prisonnier par François de Lignerac, seigneur de Pleaux, enseigne des gardes de la Reine ». (Guerres religieuses en Bas-Limousin).

(3) Femme de Charles IX.

bre, son lieutenant dans la Haute-Auvergne en 1587 et commandant de 1.200 chevaux en 1588.

Marié en premières noces à Françoise de Scoralles (28 oct. 1544), François de Lignerac eut deux fils :

1° *Notre Bazanez ;*

2° Gilbert, qui épouse Jeanne, fille de Claude de La Châtre, maréchal de France, et de Jeanne Chabot. De son deuxième mariage avec Catherine de Hautefort était issu Edme, qui seul continua la ligne masculine[1] des Lignerac et épousa Gabrielle de Lévis, fille de Claude de Lévis, comte de Charlus et de Jeanne de Maumont. Cet Edme fut un des personnages les plus illustres de son époque. En 1605, chevalier de l'ordre du roy ; en 1611, gentilhomme de sa chambre ; en 1816, capitaine de chevau-légers ; en 1618 enfin, maréchal de camp à l'armée du Languedoc.

Le Bazanez avait encore deux oncles : l'un, Gilbert, seigneur de Marzé ; l'autre, Pantaléon, seigneur de Cambon, député de la noblesse de la Haute-Auvergne aux Etats généraux, et une tante, Françoise de Robert de Lignerac, mariée à Antoine de Cardaillac, seigneur de Végennes.

Notre second héros avait nom *Gabriel-Aldonce de Lagarde-Valon.*

Sa noblesse était moins illustre peut-être que celle des Lignerac, mais plus vieille qu'elle assurément.

Les de Lagarde ne pouvaient-ils point, en effet, établir leur filiation depuis Géraud I^er^, seigneur de Lagarde, près Tulle, vivant en 1240[2] !

Cette famille habita successivement et parfois

---

(1) Représentée encore par les ducs de Caylus.

(2) Voir le Nobilaire de Gascogne par O'Gilvy. Armes : *d'azur à une épée d'argent mise en bande.*

simultanément le Limousin, le Quercy, l'Auvergne, le Périgord ; elle a possédé les seigneuries de Lagarde, de Tranchelion, de Parlans, de Reillac, Molières, Lestrades, Combette, Bonnecoste, Mirabel et Langlade, avec les titres de comte de Saignes, barons de Saint-Angel, de Palaret et Tegra, marquis et comte de Lagarde.

Elle s'est alliée aux d'Adhemar, aux d'Ailly d'Assas, de Barjac, de Beynac, de Bourdeilles-Brantôme, de Durfort, d'Escayrac, de Fontanges, de Melun, de Perusse, de Turenne d'Aynac, de La Valette-Cornusson, etc.

Elle a produit un cardinal, un évêque de Maguelorme, deux archevêques d'Arles, dont l'un légat du Saint-Siège, fut patriarche de Jérusalem [1].

Le grand-père de Gabriel-Aldonce s'appelait Gabriel de La Garde. Il fut, en 1519, ambassadeur de François Ier à la cour de Pologne, de Hongrie et de Bohême. Nous le trouvons ensuite, vers 1525, ambassadeur de la reine régente à la cour d'Ecosse, et, en 1520, après le traité de Cambrai, ministre extraordinaire près de Jean III, roi de Portugal, conseiller au Parlement de Toulouse depuis 1518 ; il unit, en 1530, à cette charge, celle de maître des requêtes d'Eléonore d'Autriche. Enfin, de 1549 à 1550, lors des troubles de Guyenne, il fut premier président de la Tournelle au Parlement de Bordeaux.

Son père, Louis de La Garde, seigneur de

---

(1) *Géraud de La Garde d'Aumar*, cardinal en 1343, parent de Clément VI.

Gaucelin de La Garde, évêque de Maguelone en 1296, de Lodève en 1298, ambassadeur en Espagne en 1303.

Estienne de La Garde, archevêque d'Arles en 1347.

Guillaume de la Garde, archevêque de Braja (Portugal) et patriarche de Jérusalem en 1371.

Antoine de La Garde, protonotaire du Saint-Siège en 1594.

(V. Nobiliaire de Nadaud).

Saigne, de Parlan, de Bios, Palaret, Langlade, Reillac, Maniargues, Merignie et en partie de La Vergne en Quercy, page de l'Écurie du Roi, suivit François Ier pendant les guerres d'Italie et Henri II pendant les guerres de Lorraine, assista à la prise de Toul, Metz et Verdun sur les Impériaux, et le 13 août 1554 à la bataille de Renty, gagnée par Gaspard de Tavannes.

En 1581, lors de la paix entre catholiques et protestants, les catholiques de Quercy le nommèrent arbitre dans les conférences où le seigneur de Reniez se rendit pour les Réformés. Il était alors gouverneur de Roqueserrière, près de Toulouse.

Marié en quatrièmes noces à Marguerite de Plas du Valon, il en eut :

1° Notre Gabriel-Aldonce de Lagarde-Valon.

2° René, qui perpétua la race, et fut gentilhomme de Charles IX et de Henri III, et en 1575 maître de camp du régiment de Quercy.

3° Pierre, marié à Marguerite de Saint-Chamans, fille de François, baron de Saint-Chamans, et de Madeleine de Montal.

4e Le plus jeune fils s'appela seigneur de *Mirabel* et baron de Saint-Angel.

Deux filles :

Antoinette, qui épousa, en Rouergea, Charles de Belcastel, seigneur de Campagnac et de la Borie.

Isabeau, qui épousa Pierre de Fontanges, gentilhomme d'Auvergne, fils d'Anthoine, seigneur de Chambon et de Masclat, en Quercy, gouverneur de la ville de Gourdon, et de Françoise, dame de Blanchefort.

Le bon chroniqueur Vital d'Audiguier avait surtout connu La Garde, avec lequel il avait « noué une fort estroite amitié ».

Aussi s'amuse-t-il, avant d'entreprendre l'histoire du duel, à narrer quelques épisodes de sa vie d'aventures:

La Garde avait un soldat appelé Jonas qui pour quelque crime qu'il avoit commis, car il estoit le retuge des criminels, avoit esté pris à Figeac et mis dans une prison appelée *la Baleine*,

La Garde l'estant allé voir un jour que le geolier n'y estoit pas, prie ceux qu'il trouva en son absence de luy permettre de boire avec le prisonnier, au moins une porte entre eux deux, envoie l'un au vin, l'autre au fruit, chasse ceux qui restent, enfonce la porte, et, l'ayant mis dehors, le passe au travers de la ville, n'ayant avec luy qu'un autre soldat et un valet.

Comme il estoit devant la maison du lieutenant-criminel qui estoit déjà adverti de cest attentat, et voulant sortir avec quelques uns, estoit retenu par sa femme à une fenestre qui donnoit sur la rue, il hausse la teste et, voyant cette belle femme qui l'arrestoit et luy qui faisoit l'empesché entre ses bras, il luy escrie : « Laissez le venir, mademoiselle, et je vous promets que je vous delivreray d'un fardeau qui ne mérite pas que vous le portiez ! »

Ainsi, il sortit son prisonnier de Figeac, et m'estant venu voir quelque temps après en Rouergue, me dit qu'il en avoit tiré *Jonas du ventre de la Baleine*.

Mais l'audace de Lagarde croissait avec ses exploits.

Un jour, il faillit avoir à dos la cité de Villefranche tout entière. Trois de ses soldats avaient été pris et étaient retenus en prison à Villefranche. Il conçut le hardi projet de les délivrer :

Il s'arresta sur la porte et demanda à parler à un marchand nommé Dardenne.

Le capitaine de la ville, appelé Marrel, fut adverti par quelques soldats que La Garde estoit à la porte de la

ville. Il y va avec dix ou douze soldats en délibération de l'arrester prisonnier et l'ayant environné de tous costez avecque ses gens, il luy demanda s'il ne vouloit point entrer dans la ville :

— Non, monsieur, respondit La Garde, je n'ay point affaire à la ville.

Si a bien la ville à vous, répliqua Marrel, et en disant cela, la bride du cheval de La Garde, son espée et son pistolet furent saisis tout en mesme temps.

Il revient à soy comme d'un sommeil (car il ne songeait à rien moins), et jettant les deux mains sur son espée, l'une sur la poignée, l'autre sur le fourreau, la tire si rudement qu'il l'arracha des poings de ceux qui l'avoient desjà saisie, pousse son cheval au travers d'eux (qui estoit fort vigoureux), et les charge si furieusement à coups d'espée qu'il les écarte qui ça, qui là, la pluspart d'eux rentrant dans la ville.

Il se releva au petit galop, fumant de deux ou trois arquebusades.

Après cette aventure, il alla coucher sous le toit hospitalier d'une dame de Sanvensa [1].

Même après la bataille, la galanterie ne perdait pas ses droits.

Le lendemain, notre ligueur est l'hôte de Vital d'Audiguier. — Un ligueur et un royaliste fidèle, bons amis, cela devait être rare alors :

Je tenais alors cette place (Najac) qui est forte et importante à tout le païs, lequel s'en alarma ; et La Garde mesme, sçachant bien que tout le monde se deffioit de luy, voulut laisser son espée avant que d'y entrer, pour ne me donner aucun subjet de defiance, mais je la luy fis reprendre et le priay de croire que, tant que j'aurois la mienne,

---

(1) Aveyron. — 12 kil. de Najac.

je ne penserois jamais qu'un autre y deubst estre plus fort que moy.

« Ah ! puisque vous le prenez-là, si ce n'est pas assez d'une, j'en prendraz deux ! »

Nous demeurasmes quelques huict ou dix jours ensemble, chassant, visitant mes voisins, et passant le temps comme on fait aux champs ; durant lesquels il se comporta avec autant de discrétion qu'il est possible d'imaginer, bien qu'il eust une réputation toute contraire.

Il vivoit avec tel respect parmy ses amis que, pour ne m'engager point en l'offence qu'il avoit reçue de ceux de Villefranche, il ne voulut se jamais venger d'eux tant qu'il fust avecque moy.

Le jour qu'il partit, qui estoit un *vendredy*, je l'accompagnay une grande lieue, et faillis me noyer au passage d'une rivière appelée la *Sereine* où mon cheval s'estoit ensablé !

C'est un jour périlleux, dit La Garde. Je ne crois jamais mourir qu'un vendredy ni pour autre subjet que pour une femme.

Et Vital d'Audiguier d'ajouter :

DE LIMOGES

Il luy arriva comme il croyait, car le *pasquil* pour lequel il eust sa dernière querelle, *estoit pour une femme, et il fust tué de vendredy !*

Les deux amis s'étant enfin séparés, voici Lagarde sur la grand'route, accompagné de ses *bravi*. Il ruminait cependant sa vengeance contre Marrel.

Ayant rencontré trois ou quatre passants, il leur demande :

— D'où estes-vous ?

— De Villefranche, répondent les autres.

Immédiatement, il les fait saisir et garder comme otages, pensant les échanger contre ses soldats prisonniers. Et de fait, après quelques concilia-

bules, il fut convenu que les prisonniers faits de part et d'autre seraient échangés. Très loyalement Lagarde rend les siens, tandis que Marrel se hâte de faire pendre les autres.

« Cela le porta en des extrémitez où il ne se fust jamais jetté de luy mesme ».

Sans escorte, il arrive la nuit à Villefranche, décroche les cadavres de ses gens, « les baise tous trois en pleurant et pour dernier office d'humanité leur donne la sepulture ».

Le lendemain, Marrel recevait ces mots :

Ta maison en cendres, ta femme violée, tes enfants pendus.

Ton ennemy mortel,

La Garde.

Heureusement pour Marrel, Lagarde n'eut pas le temps d'accomplir son serment. Peu s'en fallut « qu'il ne prist les enfants de Marrel, qui eussent couru grand'fortune de porter l'iniquité de leur père ». Il se saisit cependant d'un de ses parents qui paya pour les autres.

Il lui coupa le nez et les oreilles, d'où le sobriquet donné à Lagarde de *Coupeur de nez*.

Mais le terrible Lagarde devait trouver son maître. Nous le connaissons déjà, c'est Bazanez.

« L'occasion de leur dispute vint d'un *Pasquil* [1], que feu le baron de Merville recitait un jour en compagnie de Bazanez ».

Or, dans ce Pasquil, il était question, et proba-

(1) Pasquin, Pasquil, Pasquinade. — Satire bouffonne et triviale, rappelant les placards épigrammatiques, les pamphlets que le peuple romain eut longtemps le privilège d'attacher à une statue dite de Pasquin, élevée au centre de Rome. (V. Vapereau, Dict. de Littératures.)

blement en termes injurieux, d'un frère de Bazanez, et, comme d'autre part, Merville était l'intime ami de Lagarde « lequel se melait parfois de faire des vers », c'était pour Bazanez une supposition fort naturelle de penser que Lagarde en était l'auteur.

Il s'en saisit aussitôt comme d'un prétexte à querelle.

Au reste, depuis longtemps déjà, la légendaire bravoure de La Garde et son mépris de la vie, empéchaient de dormir Bazanez.

« Bazanez dit à Merville qu'il sçavoit bien l'estat qu'il faisoit de l'autheur du Pasquil, et que s'il vouloit le luy faire voir, il contenteroit la plus forte passion qu'il eust jamais eue, qui *estoit de mesurer leurs espées* ».

« S'il sçavoit cela, répondit Merville, scachant bien qu'il entendoit parler de La Garde, il auroit bien tôt contenté vostre passion ».

« Cela est bien », répliqua Bazanez, et tendant à Merville son chapeau de castor gris, il le pria de le remettre à La Garde en guise de défi « ne voulant, ajouta t-il, le recouvrer qu'avec sa vie ».

De quelle facon Merville s'acquitta-t-il de la commission, où, quand et comment Lagarde reçut-il le fameux chapeau, nous l'ignorons complètement. Toujours est-il, qu'aussitôt en possession de son gage, notre chevalier, frémissant d'impatience, part incontinent du château de Valon pour s'aller mesurer avec Bazanez.

Par malheur, sur ces entrefaites, Bazanez était tombé malade. Aussi, ne put-il être vu de Lagarde qui se retira sur ses terres ayant toujours sur le chef le chapeau de castor gris de son adversaire.

Un mois plus tard, à peine guéri, Bazanez,

muni de deux bonnes épées et de deux poignards faits à Aurillac et accompagné du jeune Fermontez, son cousin, se dirige à franc étrier sur le château de Valon où à son tour il va provoquer Lagarde.

Après les civilités alors en usage, le combat se règle de la façon suivante :

Lagarde a pour second son frère Mirabel. Bazanez, son cousin Fermontez. Pendant que Lagarde et Bazanez se battront, Mirabel et Fermontez s'entretiendront l'un l'autre.

« D'aussy loin que La Garde et Bazanez s'entrevirent ils se saluèrent l'un l'autre, et s'approchant le chapeau au poin, s'embrassèrent avec la mesme courtoisie et les mesmes compliments qu'eussent pu faire deux bons amys et le visage tousjours riant. La Garde, ayant dit à son frère qu'il entretint Fermontez, s'esloigne de quelques cinquante pas, et met la main à l'espée, après avoir mis tous quatre le pourpoint bas ».

Aussitôt le combat commence avec furie. Dès le premier engagement, Bazanez reçoit une estocade en plein front, « mais l'os plus dur que le fer, fit rebroucher la pointe de l'espée». Les lames se croisent et se choquent, si bien que Lagarde donne encore à son adversaire trois coups d'épée dans le corps, lui disant chaque fois « voilà pour le chapeau », « voilà pour la plume », « voilà pour le cordon ».

« Fais ton jeu, criait Bazanez, car tu en mourras ». Et disant cela, il jette son épée, s'empare du poignard et se précipitant sur Lagarde — après être passé sur ses armes sans s'enferrer, — lui plante entre les épaules son poignard.

Mais voici que la lutte redouble d'acharnement.

A quatorze reprises différentes, depuis le cou

jusqu'à la ceinture, Bazanez plonge son poignard, disant chaque fois à Lagarde :

« Demande la vie » et chaque fois « non, non » de répondre l'autre.

« Cependant, La Garde luy emporta la moitié du menton avec ses dents, lui enfonça le derrière de la teste avec le pommeau de son espée, mais enfin, outré de tant de coups mortels, *il perdit la vie plustôt que le courage* ».

Pendant ce temps là, Mirabel et Fermontez, les deux seconds, luttaient vigoureusement.

Fermontez tombe enfin, d'un coup d'épée en plein corps, ce que voyant, Mirabel, s'étant approché de Bazanez lui dit : « Bazanez, puisque tu as tué mon frère et moy ton cousin, achevons à nous deux la partie.

» Mon amy, répond Bazanez, déjà à cheval, ton frère estoit trop brave pour me laisser en l'estat de rendre un second combat après l'avoir tué ».

Puis jetant un dernier regard sur le cadavre de son adversaire, il s'écria :

« Adieu, brave La Garde ! » et se retirant au galop, il laissa Mirabel, fort endommagé lui-même, maître du champ de bataille.

Dr PAUL MORÉLY.